

IMAGES - FORÊTS

L E S
P E R -
S I S -
T A N -
T E S

le hallé

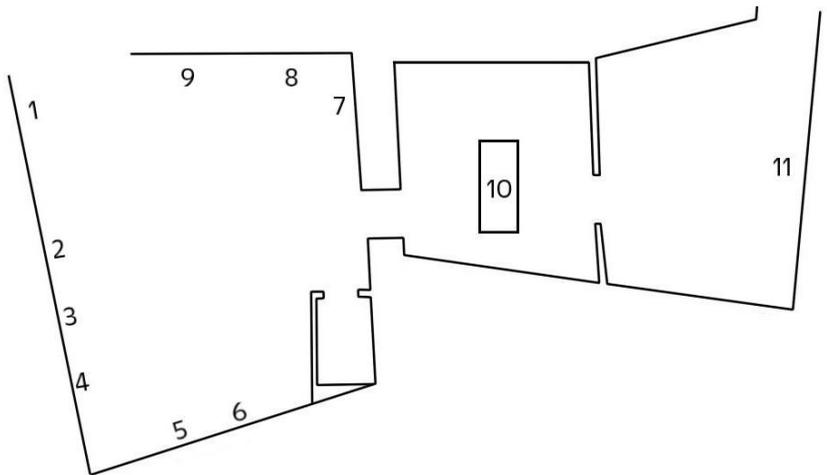
Images-forêts : les persistantes
Léa Habourdin

Exposition

du 21 mars au 27 mai 2023

Avant l'expo

résidence de recherche
à la Villa Glowettes,
Villard-de-Lans



1..... Image-forêt BA0271, 2020 – 2022

Sérigraphie de pigments d'orange du thym et de gaude, 100 x 70 cm

2..... Image-forêt PC04928, 2020 – 2022

Sérigraphie de pigments d'écorce de rosier, de réséda, d'indigo de la persicaire et de cosmos, 100 x 70 cm

3..... Image-forêt PC04938, 2020 – 2022

Sérigraphie de pigments de genêt, 100 x 70 cm

4..... Image-forêt PC04944, 2020 – 2022

Sérigraphie de pigments rose de garance et d'indigo, 100 x 70 cm

5..... Image-forêt GV0021, 2020 – 2022

Sérigraphie de pigments d'écorce de chêne et de charbon, 100 x 70 cm

6..... Image-forêt Q4032, 2020 – 2022

Sérigraphie de pigments d'écorce de coreopsis, 100 x 70 cm

7..... Image-forêt Q4169, 2020 – 2022

Sérigraphie de pigments de réséda
et d'indigo absorbé sur argile, 100 x 70 cm

8..... Image-forêt Q4162, 2020 – 2022

Sérigraphie de pigments de réséda
et d'indigo de la persicaire, 100 x 70 cm

9..... Image-forêt BA0262, 2020 – 2022

Sérigraphie de pigments de garance
et d'indigo de la persicaire, 100 x 70 cm

10... Images sénescences, 2022

Anthotypes sur papier bambou.
Boîtes hermétiques à la lumière réalisée
par l'atelier MATANG en bois d'érable
teinté indigo, laiton, 26,5 x 35 x 7 cm

11... Avec J., sur le chemin des genévriers

Avec R., sur la piste des loups

Avec A., dans l'ancien terrain de chasse

Avec T., dans la forêt de son enfance

Avec G., puisqu'il me dit qu'il connaît le coin

Avec R., en descendant vers Villard

Avec C. et T., là où elle s'est mariée

2022 – 2023

Teinture végétale sur tissus coton,
ensemble de 112 images, 22 x 29 cm

Léa Habourdin est photographe. L'objectif de sa caméra se pose sur des êtres menacés et des espaces sauvages en Europe. Cette sensibilité accrue pour ce qu'il reste d'intouché et pour les formes des vies évoluant hors de portée humaine, prend la forme de séries de photographies qui enquêtent sur les liens entre les individus et les animaux, la survivance et la résilience des espèces.

Dans ce spectre large du vivant, depuis ses débuts, Léa Habourdin a choisi aussi bien de suivre les traces de rapaces sauvages ou de pigeons voyageurs, que de capter en image des milieux naturels vulnérables, à préserver.

En 2020, s'appuyant sur le constat de l'article *Where are Europe's last primary forests ?* de l'absence aujourd'hui de forêts « primaires » en France métropolitaine et plus en général sur la plupart du continent européen, l'artiste commence à s'intéresser aux lieux où l'empreinte (et la présence) humaine est extrêmement réduite. Elle rentre alors en contact avec des conservateurs et conservatrices de réserves, elle apprend à connaître les critères objectifs qui déterminent qu'un site est « à caractère naturel », où l'accès est donc strictement limité aux besoins de conservation et de préservation. Ainsi, depuis plus de deux ans, elle explore, arpente et photographie les forêts intouchées de France accompagnées par ces spécialistes.

Le corpus d'œuvres qui en ressort, **Images-forêts**, questionne aussi bien la précarité de ces écosystèmes que le défi (sociétal) que représente leur existence et persistance.

Après les Vosges ou encore le Queyras, la série se poursuit et s'élargit en 2022-23 grâce à la résidence de recherche que Léa Habourdin réalise dans le Vercors. Invitée par la Halle et la Villa Glovettes, l'artiste a ici poussé ses explorations dans les bois jouxtant son studio à Villard-de-Lans et plus largement sur le plateau et le massif voisin de la Chartreuse.

Si le temps de résidence lui a permis de prendre de nouvelles photographies de forêt, elle a aussi cueilli quelques plantes et racines autochtones qui ont rejoint sa palette. Sans négliger l'impact environnemental de sa production, l'artiste s'engage à tirer les images uniquement avec des pigments naturels ou avec des techniques anciennes, l'anthotype en particulier.

Cette approche au faire, au fait de fabriquer ses propres mixtures pour l'impression, tranche avec une dimension très numérique et digitale de la photographie contemporaine. Dans sa manière de lier les éléments pour produire les encres et les colorants, elle reproduit des gestes qui sont plutôt répandus dans la peinture ou l'estampe traditionnelles. Pour les tirages en sérigraphie, elle broie les feuilles, elle mélange les pigments au miel, par exemple, pour obtenir une substance onctueuse. Pour les teintures et les anthotypes, elle fait bouillir des épiluchures ou elle extrait des jus pour constituer les couleurs de ses images.

Ne dérogeant pas à ce procédé de production, l'artiste est alors soumise à une forme de saisonnalité : la série **Images-forêts** dépend véritablement des matières naturelles disponibles au moment de la création des œuvres. Ainsi, certains jaunes ne peuvent pas être fabriqués l'hiver à cause du manque de fleurs tinctoriales correspondantes. De même, les détails des photos seront plus ou moins contrastés selon l'intensité lumineuse au moment du tirage — notamment pour les **Images sénescentes**, présentées dans la deuxième salle.

D'autre part, les semaines passées dans le Vercors ont permis à Léa Habourdin d'ouvrir son répertoire à des forêts à caractère « naturel et personnel », c'est-à-dire non classées comme telles d'après les indices officiels, mais portées à ce rang par les gens qui les fréquentent. Au fil des rencontres, elle a documenté des sites et des parcelles qui émanent du

ressenti subjectif des personnes qui aiment s'y promener. Les images **Avec...** ont été créées suite à ces moments d'échange avec des voisines, des naturalistes ou encore des membres de l'équipe...

« Il existe un endroit où le loup passe souvent, R. m'y a emmenée. Il existe un endroit où G. salue invariablement un hêtre remarquable. Il existe cette tourbière qui sent l'herbe mouillée. Il existe ce chemin où cueillir des baies de genévrier. Ces lieux ne sont pas « vierges » ni « primaires », leur importance tient à ce partage, à cette phrase « je vais te montrer » et aux histoires intimes qu'ils portent. »

L.H.

Dans l'exposition **Images-forêts : les persistantes**, les trois salles du centre d'art articulent donc trois façons d'appréhender ces espaces préservés. La rencontre avec l'œuvre de Léa Habourdin commence par les photos les plus institutionnelles de la série, celles réalisées sur les lieux classés et fermés au public. Ce sont les forêts à caractère naturel proprement dit, dont certaines vues ont été prises lors de son passage dans la région. Aux couleurs pastels, ces images, reconnaissables et permanentes, révèlent également un sentiment d'insaisissable, d'évanescent, presque d'onirique...

Dans la seconde salle, l'artiste met le public face à un choix. Les deux boîtes, conçues spécialement pour que la lumière ne traverse pas les volets, contiennent deux anthotypes. Utilisant cette technique, ancêtre des procédés photographiques chimiques modernes et qui fait apparaître des images par insolation, par réaction de la chlorophylle au soleil ; Léa Habourdin produit une image qui est vouée à l'effacement au fil du temps. C'est notre décision d'ouvrir ou ne pas ouvrir la boîte qui déterminera sa sauvegarde et donc la durée de vie de l'œuvre **Images sénescences**.

Sans porter aucun jugement sur les choix et les comportements de chacun-e, l'artiste veut aussi partager avec le public le sentiment qu'elle a ressenti en visitant les forêts

intouchées avec les conservateurs et conservatrices. Son passage tant furtif que privilégié pose en effet la question des conséquences de notre action sur ce qui nous entoure.

Plus loin, l'exposition se termine par un accrochage très dense de la série **Avec...** Ce sont les œuvres les plus étroitement liées au temps passé en résidence car ce sont les images des forêts recommandées par les personnes croisées durant cette période. En découlent des images sur textile, à l'apparence douce et intime, teintées avec les plantes locales ou les restes de ses repas. La matérialité du support, très présente, la technique tinctoriale utilisée et leur origine essentiellement émotionnelle, rendent cette installation complémentaire à celle proposée dans la première salle — réalisée suite aux sorties avec les scientifiques des réserves naturelles.

Dans cette exposition, le public aura découvert différents types de photographies, certaines presque impalpables ou véritablement éphémères, d'autres plus matricielles, aux couleurs de garance, de charbon ou encore de cosmos. Dans un mouvement circulaire et fortement symbolique, l'artiste crée des images composées des mêmes éléments qu'on trouve dans les sous-bois, tout autant transitoires et altérables que vivantes et persistantes. En donnant à voir ces zones sensibles et fragiles, ce sont des milieux de résistance aussi bien que de poésie que l'artiste offre aux visiteuses et visiteurs.

G.T.

Quelques questions à l'artiste

Par rapport aux autres séries réalisées précédemment, comment celle d'*Images-Forêts* s'inscrit dans ton travail ?

Dans la lignée de mes recherches sur les besoins de l'humain·e dans les milieux sauvages — les séries *Survivalists* et *Sur les ruines (d'un futur que nous ne verrons pas)* — cette recherche est aussi une manière de revendiquer la survie par l'image, l'autosuffisance par la plantation et la reconnaissance de végétaux extrêmement photosensibles. Il s'agirait non plus de savoir se reconnecter à un fantasme du chasseur-cueilleur, mais plutôt à inventer un·e humain·e « iconoprodacteur / iconoprodutrice », se nourrissant d'images végétales.

En 2012 c'était la fin du monde selon le calendrier maya et il y a eu ce phénomène du survivalisme, dont on se souvient peut-être, de gens qui essayaient de se protéger ce la fin du monde. Ce qui m'a intéressé à l'époque c'était le fait de passer sa vie à se préparer à survivre, mais aussi ce retour à une sorte de romantisme selon lequel il y a plus de beauté dans le fait d'apprendre à faire du feu que de bien déclarer ses impôts, par exemple - même si, dans le monde dans lequel on vit, il est probablement plus utile de savoir comment bien déclarer ses impôts que de savoir comment faire un feu. J'ai donc commencé à travailler sur cette idée, à savoir, ce qu'il se passe quand on est seul·e dans un lieu « sauvage », comment on survit et ce qu'il nous faut pour survivre.

À ce moment-là, je m'intéressais surtout aux gens et j'en suis venue, petit à petit, à focaliser mon attention sur les milieux sauvages - que sont-ils ? où sont-ils ? existe-t-il encore des milieux vraiment sauvages - et sur cette fascination que l'on peut avoir pour eux, qui nous pousse à aller les voir.

De recherche en recherche, je suis tombé sur cet article de la revue *Diversity And Distribution*, qui contenait cette idée que ces espaces réveillent en nous beaucoup d'images, de fantasmes, de souvenirs de la forêt vierge ou de la forêt

primaire : quand on parle d'un lieu « sauvage », on a tout de suite la sensation d'un lieu qui n'a jamais été touché par l'humain alors que, en réalité, de tels lieux n'existent quasiment plus. Il est d'ailleurs désuet de parler de forêts primaires, on parle plutôt de forêts « à caractère naturel » ou « intouchées ».

À travers cet article, j'ai aussi découvert qu'il existait des forêts intouchées en France hexagonale et, un peu comme tout le monde en somme, j'ai eu envie d'aller les documenter et de comprendre pourquoi on ne peut plus les appeler « forêt primaire », et qu'est-ce qu'elles ont de si différent des forêts que je traverse quand moi je me promène en forêt.

La façon de produire ces images est aussi engagée et cohérente avec le sujet traité, pourrais-tu nous en dire plus sur cette démarche de fabrication ?

Les images que les visiteurs-ses vont rencontrer dans l'exposition ne sont pas fabriquées selon des procédés classiques de photographie. Par exemple, dans la première salle, on va retrouver des images sérigraphiées avec des pigments de plantes, que je prépare de manière traditionnelle, un peu à la manière d'un peintre, en utilisant du pigment broyé et un liant à base de miel et de gomme arabique – très proche de la fabrication de l'aquarelle. On retrouve ainsi des images imprimées avec du coréopsis, de l'indigo de persicaire, du bois de pernambouc... Au-delà de donner à ces images l'évanescence propre à l'aquarelle, il y a l'idée du végétal qui imprime la forêt et qui crée une profondeur, un dialogue avec les visiteurs-ses.

Dans la deuxième salle, on retrouve deux anthotypes, tirages réalisés avec de la chlorophylle, et qui contrairement aux images présentées dans la première salle, sont persistantes, périssables, et nécessitent d'être protégées de la lumière du soleil pour éviter leur effacement. Ici l'image pose un dilemme au public qui doit choisir entre préserver ou

percer le mystère de ces petites boîtes bleues, conscient-e qu'en les entrouvrant, il-elle participe à faire « mourir » un peu plus les tirages qui se trouvent à l'intérieur.

Dans la troisième salle enfin, on retrouve un ensemble de plus d'une centaine d'images tirées sur tissus et produits spécialement pour la Halle. Ici, on est sur une façon de tirer qui n'est pas photographique puisque j'utilise de la teinture végétale qui, combinée à une utilisation de mordants, permet de révéler une image.

Pour faire ces tirages j'ai récolté à la fois des choses que j'ai croisées au bord des chemins ou des routes, pendant la résidence, mais aussi des restes de nourriture – pelures, noyaux – puisque ce sont des images que j'aime appeler des images « domestiques », qui sont des forêts que les gens m'ont conseillé d'aller voir.

Tu es arrivé à la photographie après des études de gravure, comment intègres-tu ces deux facettes de ton parcours sachant aussi que tu as fondé une maison d'édition de livres d'artistes, Milles Cailloux ?

Oui j'ai commencé ma formation par des études de gravure à l'école Estienne, à Paris, puis j'ai continué avec le diplôme de l'ENSP d'Arles. On m'a souvent demandé pourquoi et comment ce passage de l'un à l'autre. Déjà, pour moi la photographie est un peu la petite sœur de la gravure. Ce sont deux multiples qui ont beaucoup été utilisés pour l'édition et la reproduction d'images et je pense que c'est ça qui m'a un petit peu guidé, inconsciemment, dans mon parcours.

Ce que j'aimais beaucoup dans la gravure c'est qu'il y avait un moment de création de l'image, puis un autre - différent - d'impression de l'image, qui était un moment où on avait une relation très sensible avec elle : il fallait mouiller le papier, vérifier qu'ils avaient bien bu l'eau, pousser l'encre dans les entailles de la gravure, mettre le tout sous une

énorme presse qui avait au minimum une centaine d'années... Il y avait donc cette relation très physique et dans la matière avec l'impression, que j'aie complètement perdu en arrivant à Arles, où la photographie se déployait surtout sur papier photosensible ou papier glacé avec un côté très fragile et intouchable.

Depuis, je m'attache à retrouver cette façon de vivre le tirage et de toucher l'image, que j'avais en gravure, dans le travail de la photographie.

L'artiste

Née en 1985 dans le nord de la France, Léa Habourdin a d'abord étudié l'estampe à l'école Estienne puis la photographie à l'école d'Arles. Attentive à la diversité des formes de vies, sa pratique veut dessiner d'autres manières d'entrer en résonance avec les mondes. Elle observe le rapport que nous entretenons aux autres animaux, aux paysages et convoque les notions de survie, de fracture, de reconstruction pour composer une vue de ce que nous appelons « le sauvage ». Explorant des champs tels que l'éthologie, la recherche en science appliquée ou encore la botanique, elle déploie un travail en dessin et photographie où la place du livre et de l'objet imprimé est cruciale.

Son travail a été récompensé plusieurs fois, elle a été notamment lauréate de la Carte Blanche PMU — le BAL en 2015, de la bourse de recherche du CIPGP en 2019, et de la bourse d'aide à la création du CNAP en 2020.

Elle a participé à plusieurs festivals : Photo Phnom Penh au Cambodge, Lianzhou festival *Survivalists* en Chine, Photo Saint Germain à Paris. En 2018 elle expose au Musée GoEun en Corée du Sud et profite de l'ouverture de l'exposition pour lancer sa maison d'édition : Mille Cailloux (qu'elle dirige à présent avec Jessica Martinato) où l'acte d'éditer sera pensé comme une pratique artistique.

En 2022, *Images-forêts : des mondes en extension* a fait l'objet d'une exposition personnelle aux Rencontres de la photographie d'Arles.

..... leahabourdin.com

..... entretien avec l'artiste par Radio Royans
disponible en podcast sur notre site web

Origine des matières utilisées

SALLE 1

Pigments de Garance rose
Pigments de Genêt des
teinturiers
Pigments de Cosmos des
teinturiers
Pigments de bois de
Pernambouc
Pigment de Réséda jaune ou
Gaude

Cultivés en Poitou-Charentes

Pigments d'écorce de chêne
Pigments de charbon
Pigments d'indigo de la
persicaire
Pigments de coreopsis
Pigments de réséda
Pigments d'orange du thym
Pigments de Gaude
Pigments d'écorce de rosier
Pigments de cosmos

Cultivé, ramassé, transformé
dans le Morbihan dans
l'atelier de Michel Garcia

Papier Fabriano 100% coton
veluto sans acide, sans
blanchissant, sans métaux
lourds. Papier entièrement
biodégradable.

SALLE 2

Boîtes pour anthotypes
designées par MATANG, Lou-
Poko Savadogo et Lucien
Dumas, à Asnières-sur-Seine :
érable de Bourgogne, teint à
l'indigo (Inde), laiton.

Anthotypes réalisés avec une
racine de Beta vulgaris subsp.
vulgaris (betterave) et des
feuilles d'Heuchera « Pinot
noir »

SALLE 3

Teintures végétales réalisées
avec des restes de repas et
des déchets du traiteur à côté
de mon atelier : pelures et
noyaux d'avocat, feuilles
d'artichaut, pelures
d'oignons jaunes.

Pommes de pin ramassées
sur les bords des chemins des
Glovettes. Racine de Garance
des teinturiers et fleurs
d'immortelle cultivées en
France, certifiées bio.

Tissus tissés en Allemagne,
certifiés bio.

L'équipe pour l'exposition :

Giulia Turati..... curatrice, directrice du centre d'art
Jonathan Ferrara médiateur culturel
Séverine Gorlier..... régisseuse de l'exposition

La Villa Glovettes, résidence d'artistes à Villard-de-Lans :

Agathe Chion..... coordinatrice
Accompagnée de Marie Dal-Col, Hélène Fournié, Célia Vaudaine
et Adrianna Wallis

Bureau de l'association :

Julien Gailledrat..... président
Marie-Françoise Riboulet..... vice-présidente
Dominique Delattre..... trésorière
Marc Remise..... secrétaire

Médiathèque intercommunale, la Halle :

Catherine Arcanjo..... responsable de la médiathèque
Fabienne Alexandre, Delphine Choulet..... bibliothécaires

Remerciements de l'artiste :

Le Centre National des Arts Plastiques, en particulier Pascal Beausse
Les équipes des Rencontres de la photographie d'Arles,
Le Collège de photographie du Grand Paris

Les conservateurs, conservatrices, scientifiques
et gardiens qui m'ont accompagnés

Tristan Pernet, l'imprimeur
Michel Garcia, Aurélie et Mathilde de Whole
Matang, pour les boîtes
Roxane, assistante appliquée
Thibault, Julie, Guy, Catherine et Anne

La Villa Glovettes et sa parfaite équipe
Marc et Elisabeth Roca

Et merci tout spécial à Giulia Turati, ainsi qu'à toute l'équipe de La Halle,
Séverine et Jonathan





centre d'art contemporain
de Pont-en-Royans

38680

place de la Halle
Pont-en-Royans

contacts

04 76 36 05 26

bonjour@

lahalle-pontenroyans.org

www.

lahalle-pontenroyans.org

facebook

lahallecentredart

instagram

lahallecentredart

infos pratiques

mardi et vendredi

16h – 19h

mercredi et samedi

9h – 12h & 14h – 18h

&

sur rendez-vous

fermé les jours fériés

entrée libre

groupes

réservation par téléphone

ou par mail à

publics@

lahalle-pontenroyans.org

accès aux personnes

à mobilité réduite

un stationnement

réservé est aménagé

à côté de l'ascenseur.



La Région
Auvergne-Rhône-Alpes



Image ©

conception graphique

impression

La Halle est membre d'AC/RA, art contemporain en Auvergne-Rhône-Alpes,

Léa Habourdin

Thomas Rochon

Manufacture d'Histoires Deux-Ponts

www.ac-ra.eu

et des réseaux Adele
et BLA !

www.adele-lyon.fr

association nationale des professionnels
de la médiation en art contemporain.

villa glovettes